

VENDREDI 16 OCTOBRE

Le journal du festival

LUMIÈRE 2020



« Là, gros, je ne te comprends plus. T'es pourtant renommé pour avoir du chou. »
Michel Audiard, *Les Bons Vivants*

#07



JEAN-PIERRE ET LUC DARDENNE

**LES NOUVEAUX
FRÈRES LUMIÈRE**

Une direction d'acteurs à la Dardenne

Ils cherchent à provoquer chez leurs acteurs un « *éblouissement* ». Parmi les comédiens qu'ils ont révélés, Emilie Dequenne, l'héroïne de *Rosetta*, sera là pour la remise attendue du Prix Lumière ce soir à l'Auditorium.



Sur le tournage de *Rosetta*, 1999

Ça semble évident, ça ne l'est pas : les acteurs brillent chez les Dardenne, parce qu'ils ont des choses à montrer, moins qu'à dire. Ils offrent leur présence. Avant de lancer un tournage, Luc et Jean-Pierre ont passé en moyenne une année à cuisiner leur sujet. A savoir au trait de caractère près qui sont leurs personnages. Le physique ne compte pas, mais plutôt : qu'est-ce qui les meut ? Jouer pour les Dardenne revient alors à assumer à la fois ses responsabilités d'artiste et embrasser celles du personnage, pour le seul intérêt du sujet. Ce qui conduit comédiens amateurs et confirmés à se jeter dans le vide - eux parlent « *d'abandon* » - devant leur caméra, jusqu'à attraper la vague qui leur permettra de s'élever. Et souvent de planer, en majesté.

Auparavant, il y aura eu le temps consacré à la répétition, considérable. « *On essaie que le comédien soit le plus nu possible, le plus disponible* ». A la recherche d'une « performance » ? Plutôt de cet « *éblouissement* » - le mot est d'eux - que leur avait transmis leur mère, lorsqu'elle leur parlait de ses souvenirs de comédienne amateur durant la guerre. « *On est là pour donner naissance à des gens qui n'existent pas* ». En 1996, *La promesse* est déjà leur troisième long, mais le premier où ils parviennent à transposer leur connaissance du réel à la fiction, aidés par leur découverte d'un adolescent « *et son côté voyou avec une tête d'ange* ». Jérémie Renier n'a que 14 ans quand il passe les essais. « *Il était très physique, presque animal, se prêtant sans fin aux répétitions, faisant*

des propositions de jeu aussi ». Olivier Gourmet a 33 ans lorsque les Dardenne courent après l'acteur qui jouera le père de Jérémie. Il n'a pas « *l'air d'un comédien* », c'est ce qui leur plaît ! « *Nous ne voulions surtout pas de gens connus qui transportent avec eux leurs précédents rôles. Son regard mystérieux dans ce corps massif nous ont attirés. Ce type irradie, sans parler beaucoup, essaie les gestes, sait se construire un univers, passer du mal au bien* ». Ils ont la conviction qu'il est encore meilleur « *quand il est fatigué, à partir de 17 heures. On le lui a dit un jour. Et il nous a répondu : "Ah bon ! Je suis nul avant ?"* »

A 16 ans, la très timide Emilie Dequenne ne s'aimait pas. Lorsqu'elle déboule au casting de *Rosetta* parmi 300 candidates, trop maquillée, perchée sur des talons, elle est bien loin du profil de l'héroïne que recherchent les frères. Emilie rêvait encore de ressembler à... Cameron Diaz ! Mais après le succès du film - Palme d'or et Prix d'interprétation féminine pour elle - elle réalise l'intérêt qu'il y avait à n'être que soi.

L'enfant en 2005 est en partie l'histoire d'une fille de 17 ans trop tôt devenue mère. Deborah François convainc les Dardenne par « *une impression de passivité qui cachait à l'intérieur une force capable d'exploser. Elle est sans doute celle qui a le plus souffert de notre manière de travailler : les répétitions, les gestes repris à l'infini !* » Ce qui ne l'a pas dégoûtée. Bravo !

2008, c'est *Le Silence de Lorna*. Pour

Artha Dobroschi aussi ça commence par une annonce publiée à Sarajevo. Sur 300 postulantes, Luc et Jean-Pierre flashent sur la même : Arta. Une actrice albanaise du Kosovo. « *On a fait des essais avec peu de texte, pour voir si elle pouvait entrer dans le personnage, mais sans porter son destin dès le début* ». Ils auraient repoussé le film si elle ne les avait pas convaincus. « *Et on serait allés en Ukraine ou en Russie, jusqu'à ce qu'on trouve* ».

Au fil des ans, la notoriété aidant, la confiance s'est installée chez eux aussi et ils se sont autorisés à ouvrir leur cinéma aux talents professionnels. Cécile de France a été la première à passer la porte pour *Le Gamin au vélo*. « *On voulait pour le personnage de la mère une actrice "bienveillante et solaire" qui puisse incarner l'ouverture et l'échange, sans besoin de psychologie* ». Cecile, bon petit soldat, fait ce qu'on lui demande « *sans réfléchir*, dit-elle au JDD. *J'ai mis mon ego de côté, je n'avais pas de loge, de coiffeur, et le maquillage était sommaire. Ils m'ont juste demandé d'être moi-même* ». Marion Cotillard la suit deux ans plus tard pour *Deux jours, une nuit*. « *Tout comédien aspire à se dépasser et, pour cela, tourner avec les Dardenne est un terrain de jeu formidable* ». Dans *La fille inconnue* enfin, Adèle Haenel, est celle qui est entrée le plus naturellement dans leur jeu : « *je me sentais de leur famille* ». Sa présence totale et franche les avait séduits lors d'une rencontre par hasard. « *On a réécrit le scénario. Sans elle, le film ne se serait pas fait* ». — Carlos Gomez

Un tout nouveau souffle

Jean-Pierre Boiget, directeur d'exploitation chez Studiocanal, décrypte les enjeux qui ont entouré la restauration d'*À bout de souffle* de Jean-Luc Godard.



À bout de souffle, 1960

Pourquoi dépoussiérer *À bout de souffle* ?

À bout de souffle, qui fête cette année ses soixante ans, est une œuvre qui parle aux cinéphiles du monde entier. La restauration a duré deux ans, entre les premiers tests et la validation du master. Elle s'est achevée en mai dernier et a coûté environ 100.000 euros. Sur des films de cette importance, personne ne sait s'il y aura une prochaine restauration. Peut-être qu'elle interviendra dans vingt ou trente ans.

Sur quel matériel s'appuie cette version 2020 ?

Sur le négatif original du film, même s'il est abîmé et comporte des déchirures. Nous voulions travailler avec ce qu'il y avait dans la caméra de Jean-Luc Godard pour obtenir une image plus définie, bénéficiant de beaucoup plus de granularité et de matière. Il y a eu une première restauration d'*À bout de souffle* il y a un peu plus de dix ans à laquelle avait participé Raoul Coutard, le chef opérateur du film aujourd'hui décédé. Il s'agissait d'une restauration physique qui ne s'appuyait pas sur négatif original, mais sur une copie (un « marron »). Ce dernier était déjà très abîmé et avant 2010, il était compliqué de mener des restaurations sur des éléments vraiment endommagés.

Vous avez appliqué le travail de Raoul Coutard sur la copie originale ?

Cette restauration bouclée il y a dix ans a une valeur immense car elle a été stockée dans de très bonnes conditions. Mais surtout, elle a été validée par Raoul Coutard qui a laissé une copie « positive » sur laquelle, plan par plan, il avait décidé de l'étalonnage. C'est une référence inestimable. Nous avons réparé les plans physiquement endommagés et nous sommes appuyés sur sa version en termes d'étalonnage, de colorimétrie et de détails pour garder une image qui comporte les équilibres originaux. Nous avons ciselé et poli le négatif brut pour l'amener à l'équilibre de nuances qui avait été validé à l'époque. C'était extrêmement important pour garder l'ambiance du film.

Pourquoi avoir opté pour la technologie HDR (High Dynamic Range) ?

Ce n'était pas une décision facile à prendre car le HDR a davantage été pensé pour montrer à l'écran des choses explosives, avec de forts contrastes, des couleurs « flashy » et de grandes luminosités. Mais il nous permettait de stocker tout le champ des possibles de la version cinéma et de le donner ensuite à voir au grand public. Cela signifie que les cinéphiles pourront disposer d'une version blu-ray HD 4K qui contiendra tout ce qu'on avait comme détails dans la version projetée en salles.

Concrètement, qu'est-ce que la restauration révèle du film ?

Si vous comparez l'ancienne et la nouvelle version, il y a, notamment dans les plans tournés dans la chambre, des zones qui étaient complètement sombres dans lesquelles vous voyez désormais apparaître le détail d'un objet, d'un rideau... Nous avons même été obligés de limiter ce qui se révélait à l'écran de peur que le spectateur ne détourne son regard des acteurs pour observer, par exemple, ce qui se passe dans la rue ! Ces détails ont donc parfois été légèrement floutés pour que l'attention reste focalisée sur les protagonistes. Il ne faut pas oublier que la technique est là avant tout pour accompagner l'histoire du film.

Quel rôle a joué Jean-Luc Godard dans ce travail ?

Nous avons espéré pendant deux ans qu'il accepte de nous accompagner dans cette restauration. Il a été très heureux qu'on le contacte, mais il nous a indiqué qu'il ne souhaitait plus regarder ses œuvres du passé.

— Propos recueillis par Benoit Pavan

LES SÉANCES

À bout de souffle de Jean-Luc Godard (1960, 1h29, VFSTA)

> VILLA LUMIÈRE Vendredi 16 octobre, 10h45

> COMOEDIA Samedi 17 octobre, 16h45

> UGC CONFLUENCE Dimanche 18 octobre, 17h

CONFESSIONS

« La musique est le salut de l'image »

« *Vous ne vous embêtez pas ?* ». Au cours d'une passionnante masterclass, durant laquelle il a interprété ses plus célèbres compositions au piano, Gabriel Yared a disséqué sa méthode de travail.



© Lucie Benoit

SES GOÛTS MUSICAUX

J'ai toujours voulu être compositeur. En moi, il y a plein de choses qui vivent : mon passé au Liban, mon goût pour la musique noire, le jazz, un goût passé pour les Beatles, une passion pour Charles Trenet, qui est un grand mélodiste... Toutes ces choses-là sont réunies en moi, plus mon intérêt pour Robert Schumann, puis pour Bach, Mozart. C'est le cinéma qui m'a permis d'exprimer cette polygamie de goût au tout début

JEAN-LUC GODARD

J'ai été autodidacte. Je n'avais pas fait de classe d'écriture. J'ai décidé de prendre deux années sabbatiques pour apprendre car cela me complexait. J'ai trouvé un professeur à la retraite qui m'a appris le contrepoint, puis la fugue. C'est armé de ça que j'ai eu la chance, grâce à Jacques Dutronc, de rencontrer Jean-Luc Godard. J'ai vu cet homme qui me parlait encore d'orchestration alors que j'avais passé deux ans à m'en éloigner. Je lui ai dit non. Marin Karmitz, qui était là lors de notre rencontre, m'a dit : « *tu es fou, c'est Godard !* » J'ai reçu quelques jours plus tard un mot de Godard : « *j'ai beaucoup aimé notre conversation* ». Il a aimé ma sincérité. J'ai trouvé passionnante sa manière de trancher dans le vif de la musique.

JEAN-JACQUES BEINEIX

Elle est dans la cohérence de mon cheminement de compositeur. Il est venu vers moi et il m'a demandé de faire la musique de *La Lune dans le caniveau* (1983) avant le tournage pour qu'on

puisse la diffuser sur le plateau. Il avait besoin d'un tango, d'une valse, et du thème du film. Ils ont ensuite tourné le film sur mes maquettes. Cela a eu une grande importance, surtout pour les acteurs. Cela change le point de vue d'avoir la musique dans les oreilles. Ce qui est génial chez Beineix, c'est qu'il m'a demandé des choses très diverses. C'est comme s'il me demandait de me libérer. Même si le film a été un bide, j'ai senti que j'avais fait un énorme pas vers le cinéma.

ANTHONY MINGHELLA

Pour *Le Patient anglais* (1996), Anthony Minghella est venu discuter trois jours avec moi sur l'Île-aux-Moines, où je me trouvais. Il m'a supplié de composer le thème du film en amont pour convaincre le producteur, qui voulait un compositeur américain. J'ai eu deux ou trois mois pour composer le thème. Comme un bon élève, j'ai joué devant le producteur et il m'a dit : you're hired (vous êtes embauché).

LE DEUIL

Minghella était un compagnon d'arme, qui m'a permis de me sentir libre. Quand il est parti, je me suis demandé quoi faire. J'ai pris une année sabbatique. J'avais trouvé mon compagnon et je ne l'ai plus trouvé plus tard. Travailler avec un compositeur, c'est le comprendre, le connaître. C'est dans la musique que se trouve le salut de l'image.

— Propos recueillis par Benoit Pavan



Le bel âge de Michel Piccoli

En 2009, le comédien a 83 ans. Il les porte comme un prince espiègle. Dans l'hôtel parisien où il défend comme un jeune homme le bien nommé *Le Bel Âge* de Laurent Perreau, il s'amuse devant notre photographe à surjouer son personnage d'acteur affuté. Il simule toutes sortes de sentiments, allant de l'indignation à la surprise en passant par la tristesse, la joie. Moi, pourtant pas midinette pour un sou, je me suis rapproché un peu de la lumière. Je me suis dit qu'apparaître sur la photo à côté de lui, « ça ferait un beau souvenir ! ». Le cliché existe, voir ci-dessus. J'ai le sourire niais du mec gêné d'être là, pas habitué à séduire l'objectif. Piccoli, lui, sourit franchement avec la décontraction des cadors, ceux à qui on ne l'a fait plus. 83 ans, le plus bel âge de Piccoli. 200 long-métrages en tant que comédien, trois comme réalisateur. Je suis là au pied d'une grande et haute montagne, une histoire du cinéma qui s'étend sur plus d'un demi-siècle où les grandes figures se nomment : Renoir, Clair, Buñuel, Melville, Godard, Varda, Clément, Ferreri, Hitchcock, Sautet, Rivette, Malle, Scola, Bellocchio, de Oliveira... Pas de vertige dans ses yeux, l'ascension s'est faite au fur et à mesure, sans trop chercher à plaire. Il lui a fallu attendre d'avoir 38 ans et *Le Mépris* godardien pour percer franchement. Trop tard donc pour incarner les jeunes premiers. Piccoli est resté cet homme d'âge mûr, posé, dont les colères homériques (la séquence du repas dominical dans *Vincent, François, Paul et les autres*) semblaient déchirer le réel. Il y avait le piccolo Piccoli, mezzo voce, et le ténor à la voix de stentor. Il s'est même permis d'éruer pendant une heure et demi. C'était en 1973 dans *Themroc* de Claude Faraldo. « Je l'adore celui-là ! Audacieux, rageur, iconoclaste. On l'oublie souvent quand on parle de ma filmographie ! » déplore face à moi le comédien alors que je déroule devant lui son autoroute perso : *Belle de jour, Une étrange affaire, Le Mépris, Vincent, François, Paul et les autres...* *Themroc* est ressorti des limbes le 1^{er} juillet dernier, soit moins de deux mois après sa mort. Piccoli hirsute, le regard fou, les manières débraillées, envoi tout valser. Du Pasolini frenchy. Piccoli n'a jamais cherché à plaire : « Personnellement je n'ai jamais couru après les vagues, ni lutté contre. » Et de fait, il a toujours été là. Bien droit. L'un de ses derniers grands rôles au cinéma est dans *Habemus Papam*, la comédie satirique de Nanni Moretti (2011), où il incarnait rien de moins que le pape, mais un pape pas franchement emballé par sa fonction qui décidait de s'évader loin du tumulte du Vatican. Michel Piccoli était un peu comme ça. Immense mais refusant de prendre toute la place. Ce jour de 2009, Piccoli avait donc 83 ans. J'avais essayé d'occuper un peu son espace. Pas besoin d'une photo pour m'en souvenir.



©DR La Belle Noiseuse, Divertimento, 1991

Piccoli, peintre et motif

SÉANCE

La Belle Noiseuse, Divertimento de Jacques Rivette (1991)

> INSTITUT LUMIÈRE
Vendredi 16 octobre, 10h15



©DR Adieu les cons, 2020

Le comique provocateur est devenu l'un des cinéastes français les plus importants. Sans rien perdre de sa liberté.

« - Allez ! Allez ! Allez ! Vas-y !
Va le raconter... »

« Hier, j'étais au cinéma ! »

« J'ai vu un super film ! J'ai vu Rambo ! »

Par cette suite de petites exclamations scandées de façon hirsute, en jean noir et t-shirt blanc, Albert Dupontel, tout à coup, est apparu sur scène dans les années 1990. L'acteur a lâché ses études de médecine, pour se former au théâtre auprès des seigneurs de la scène que sont Ariane Mnouchkine et surtout Antoine Vitez. Il n'y reste pas longtemps car sa vocation, c'est le cinéma. Pour accéder à son rêve, Dupontel écrit et interprète seul des sketches avec une vigueur sportive très différente de tout ce qui se fait alors. Sa performance tape dans l'œil de Patrick Sébastien qui le propulse, lui et ses personnages bruts et désarmants, dans l'univers très populaire des samedis soirs de grande écoute à la télé. Grâce à cette exposition, la fiction, et bientôt le cinéma, arrivent enfin !

C'est d'abord le format court qui va définitivement poser comme acquis l'atypisme de l'imaginaire d'Albert Dupontel, entre la poésie douce et féroce d'un Chaplin, et l'envie trash des cinéastes de comédies sociales italiennes à la Dino Risi. Profondément créatif, Dupontel développe ainsi une série de petits programmes choquants justement intitulés les *Sales histoires* pour la chaîne

branchée du moment, Canal +. On y voit le désormais acteur, auteur et réalisateur raconter des choses horriblement drôles et terminer par un plan où il regarde la caméra en ponctuant un commentaire faussement embarrassé « *Sale histoire* ». « *J'm'appelle Bernie Noël et j'aime bien les hyènes !* », voici Bernie, la première « sale histoire » sur grand écran de Dupontel acteur, auteur et réalisateur de films. En 1996, le public français rit et s'émeut devant le destin de l'étrange Bernie, orphelin, à la recherche de ses parents, qui règle ses problèmes à grands coups de pelles dans la gueule, quand il ne dévore pas en les décapitant avec les dents des serins vivants. Tout en concluant que ce qui est embêtant quand on mange les oiseaux, « *c'est les becs* ». *Bernie* est un immense succès, une performance d'autant plus remarquable que l'humour du film est un mélange d'innocence et d'ironie très transgressive. C'est un des codes Dupontel : se servir de l'humour noir pour porter des récits politiques et sociaux très modernes, itinéraires de déclassés angoissés, d'outsiders pas doués, des « enfermés dehors », titre de son troisième film réalisé en 2006. Autour de lui, il crée naturellement une troupe de comédiens aux physiques de messieurs au bout du rouleau comme Nicolas Marié, Philippe Uzan, Bouli Lanners... Tout ce petit monde au débit de voix frénétique et irrégulier comme au bord du gouffre évolue, filmé par une caméra aux lentilles déformées et un travail du son qui verse volontiers vers le cartoon, donnant un point de vue bizarre, la vie vue par ceux qui survivent de débrouilles plus délirantes les unes

que les autres. En tout, Dupontel réalisateur, c'est aujourd'hui près de vingt ans de réalisations folles en sept long-métrages, quelques César amplement mérités pour *9 mois ferme* (2013), ou l'histoire d'amour non consentie entre une femme de loi et un fugitif très instinctif, et *Au revoir là-haut !* (2017), adaptation d'un roman historique de Pierre Lemaitre.

Quand il ne tourne pas, Dupontel tourne pour les autres... Il devient même un acteur très demandé. Il y a les cinéastes qui voient dans le sourire de l'acteur la marque des drôles de types troublants, voire dangereux comme dans *Un héros très discret* (Jacques Audiard, 1996). Michel Deville exploite sa voix douce et sûre pour le propulser médecin aguerri et politique dans *La Maladie de Sachs* (1999). Enfin, l'acteur accepte des rôles plus sentimentaux dans des comédies populaires comme *Odette Toutlemonde* (Eric-Emmanuel Schmitt, 2006). En 2020, habité plus que jamais par le cinéma, Dupontel porte son tout dernier message *Adieu les cons*, une quête d'amour entre une femme qui cherche son enfant et un chômeur maladroit, une explosion de vie et de charme dans tous les sens, qu'il projette au festival Lumière !

— Virginie Apiou

LES SÉANCES

Bernie d'Albert Dupontel (1996, 1h25)

> INSTITUT LUMIÈRE
Vendredi 16 octobre, 15h

MASTER CLASS

Rencontre avec Albert Dupontel

> COMÉDIE ODÉON
Vendredi 16 octobre, 11h

CANNES À LYON



© Charlie Bus Production Slalom, 2020

Charlène Favier, réalisatrice de Slalom

CHAQUE JOUR, LES CINÉASTES DE LA SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 2020 NOUS RACONTENT LEUR PASSION DU CINÉMA. PARCE QUE LES FILMS D'AUJOURD'HUI NAISSENT DE CEUX D'HIER.

Le film classique qui vous a le plus marqué ?
Thelma et Louise. Le souvenir indélébile d'un furieux road movie féministe, manifeste #MeToo avant l'heure, la réaction radicale de deux héroïnes envers une société aveugle au sort des femmes, une très belle histoire de solidarité féminine et de conquête brutale d'une identité.

Le cinéaste dont vous avez le plus appris en voyant ses films ?

Jane Campion, qui s'amuse des désirs, des pulsions et des dérives de ses personnages, souvent des héroïnes marginales et rebelles à la recherche de leur autonomie psychique et sensorielle. Radicale, anticonformiste, engagée, je me reconnais en elle et dans tous ses films...

Une scène particulière de l'histoire du cinéma qui vous a inspirée ?

Dans *La Leçon de piano*, lorsque Baines embrasse Ada par surprise et lui propose un marché : si elle le laisse la toucher, au bout d'un certain temps, il lui rendra son piano. Une scène de chantage sexuel qui finalement questionne le consentement et l'éveil au désir. Sublimée par la mélodie du piano, on assiste à la transformation d'un érotisme sauvage en amour pur où les corps entremêlés sont dépourvus de toute barrière morale.

Un acteur ou une actrice du passé que vous auriez aimé filmer

Philip Seymour Hoffman, dévoué corps et âme au cinéma, parti trop tôt et qui m'a éblouie

dans le rôle de Lancaster Dodd, un gourou pris dans la folie, la manipulation et la toxicité des relations humaines dans le chef d'œuvre de Paul Thomas Anderson *The Master*.

Le film classique que vous n'avez pas vu et que vous rêvez de voir ?

La Porte du Paradis de Michael Cimino, titre évocateur, une fresque de cinq heures, un film maudit mais sublime peut-être aussi...

SÉANCE

Slalom de Charlène Favier (2020, 1h32, VFSTA)

> COMÉDIA
Samedi 17 octobre, 11h

Ça se passe à

LUMIÈRE



Vincent Perez présentant *L'Avventura* de Michelangelo Antonioni



« Le Désordre et la Nuit est l'un des dix-neuf films écrits par Michel Audiard pour Jean Gabin et l'un des douze réalisés par Gilles Grangier pour ce même Gabin. L'acteur joue ici un ancien alcoolique fragilisé par une jeune toxicomane dont il s'éprend durant son enquête. Le film est l'adaptation d'un livre écrit par le journaliste mondain Jacques Robert. Audiard a à l'époque n'est pas fan du réalisateur qu'il appelle "la petite frappe andalouse". Gabin, peu satisfait du résultat - "c'est toujours moi qui porte le bada" - et qui a dû perdre de surcroît 6 kilos pour le rôle dira à la fin à Grangier "j'te préviens, c'est la dernière fois que je joue une gigue !". Pour une fois, un film de ce genre est porté par deux rôles féminins forts, Danielle Darrieux et l'Allemande Nadja Tiller, ce qui en faisait pour Grangier un de ses films préférés, à cause notamment de "son histoire d'amour à l'eau de rose. J'adore ça". »

Jean Ollé-Laprune présentant *Le Désordre et la Nuit* de Gilles Grangier



« Luigi Zampa est un cinéaste de première classe, il n'est pas aussi connu que Visconti ou Antonioni, mais c'est un vrai metteur en scène, né en 1905 et qui a traversé le siècle.

On le connaît surtout pour ses films de l'immédiat après-guerre : *L'Honorable Angelina* (1947) est le premier film sur les « borgate », ces constructions anarchiques qui ont proliféré dans la banlieue de Rome ; *Les Coupables* (1952) est le premier film sur le système mafieux, auquel Francesco Rosi a participé comme assistant et qui lui a donné l'idée, je crois, de *Main basse sur la ville*.

Les Années difficiles (1948) pose l'une des grandes questions de la société italienne : comment la classe dirigeante du fascisme est devenue la classe dirigeante de l'Italie démocratique. A sa sortie, le film est mal perçu à droite comme à gauche, il est à deux doigts d'être censuré, et c'est, contre toute attente, un très jeune Giulio Andreotti, à l'époque chargé du sport et des spectacles dans le gouvernement De Gasperi qui autorise la sortie du film. *Les Années difficiles* est produit par un jeune industriel sicilien spécialisé dans les agrumes. Le film est tourné à Modica, une ville baroque magnifique, avec beaucoup plein d'acteurs siciliens, dont Umberto Spadaro, qui tient le premier rôle. »

Gian Luca Farinelli présentant *Les Années difficiles* de Luigi Zampa

PARTENAIRE

S'unir pour surmonter les épreuves

BNP Paribas est l'un des soutiens historiques du festival Lumière. Henri de Roquemaurel, Directeur du Pôle Image & Medias explique l'engagement de la banque.

Quels sont les liens entre BNP Paribas et le festival Lumière ?

En tant que partenaire officiel depuis 2009, nous avons eu la chance d'accompagner le développement du festival, qui est devenu un rendez-vous international du 7^e art. Après cette mise entre parenthèses forcée de l'industrie cinématographique, cette édition se montre particulièrement riche en émotions. Nous souhaitons saluer, tout particulièrement cette année, le travail et la détermination de Thierry Frémaux et de ses équipes pour faire vivre la passion du cinéma dans l'environnement inédit que nous connaissons aujourd'hui.

Pouvez-vous nous détailler quelques actions concrètes de BNP Paribas dans le domaine du cinéma ?

L'histoire entre BNP Paribas et le 7^e art ne cesse de se renforcer depuis plus de 100 ans, et nous avons déjà uni nos forces par le passé pour surmonter des épreuves. L'industrie cinématographique est touchée de plein fouet par les conséquences de la crise sanitaire que nous traversons. Dès le 17 mars dernier, nos équipes se sont mobilisées aux côtés de nos clients pour trouver les solutions les plus adaptées à chacune des situations. Depuis 2020, nous avons finalisé 150 Prêts Garantis par l'Etat pour plus de 140 millions d'euros et accordé 31 millions d'euros de reports d'échéances. Dans l'attente des grands festivals de 2021 et dans un contexte de sorties parfois incertaines, nous avons également mis en place des solutions de « portage » sur une quinzaine de films.

Quelle est votre plus grande fierté dans l'action de BNP Paribas en faveur du cinéma ?

Le contexte actuel est synonyme de nombreuses incertitudes pour l'industrie cinématographique. Nous sommes fiers d'être en capacité de témoigner concrètement et quotidiennement notre soutien au 7^e art. Que ce soit en tant que banquier ou comme partenaire, BNP Paribas reste mobilisé pour aider ses clients à traverser cette crise et dès que possible contribuer fortement à ce que la relance se passe dans les meilleures conditions. Le cinéma a déjà fait face à plusieurs défis dans son histoire et il ne fait aucun doute qu'il réussira à surmonter celui-ci.

— Propos recueillis par A. D.

INTÉGRATION



Érythré, Soudan, Irak, Mongolie, Côte d'Ivoire... La café Lumière avait des allures de sommet de l'ONU ce jeudi matin. Depuis huit ans, le festival Lumière invite des personnes réfugiées à rejoindre l'équipe de bénévoles. Une initiative menée en partenariat avec la Préfecture de Région dans le cadre de la Quinzaine de l'intégration. Parmi les quarante-neuf personnes réfugiées qui endossent cette année le costume de bénévole du festival Lumière, Kenifé Touré, venue de Côte d'Ivoire il y a tout juste un an ou Azmera Gebremeskel, venue d'Érythré, qui a participé à l'accueil du public à la villa Lumière : « c'est l'occasion de rencontrer des gens et d'améliorer mon niveau de français. Et puis j'ai appris comment un film se tournait en faisant la visite guidée du Musée Lumière ! » Menée en partenariat avec plusieurs associations et l'entreprise EDF, cette action répond à

un objectif clair, donner accès à l'emploi aux personnes réfugiées : « nous souhaitons développer cette initiative sur davantage de départements de la région », indique Catherine Vinay, chargée de mission au sein de la préfecture de la région Auvergne-Rhône-Alpes. « Cinquante-six entretiens ont été réalisés l'année dernière lors du job dating dédié à ce dispositif », précise Sébastien Guiragossian, DRH au sein du groupe Adéquat, partenaire de la Quinzaine de l'intégration depuis trois ans. Conduite initialement auprès des personnes réfugiées, cette opération permet aussi à d'anciens détenus, à des jeunes accueillis en foyer ou à des personnes bénéficiaires du RSA de devenir bénévoles du festival. Au total, une centaine de personnes ont rejoint l'équipe des bénévoles du festival cette année grâce à ce partenariat.

— Laura Lépine

Suite aux mesures de couvre-feu prises hier par le gouvernement à Lyon et dans sa métropole, un certain nombre de séances du week-end sont reprogrammées ou annulées.

Merci de vérifier sur le site www.festival-lumiere.org

Kénifé, Amzera et les autres

Bénévoles et réfugiés : cette année encore, le festival la joue collectif

PORTRAIT



Un jour, une bénévole

KENIFÉ TOURÉ : « LA CULTURE EST LE MEILLEUR MOYEN POUR DÉCOUVRIR UN PAYS »

Poussée par « l'envie d'apprendre », Kenifé Touré, 36 ans, fait son entrée cette année dans l'équipe des bénévoles du festival. Une grande première pour celle qui a quitté sa Côte d'Ivoire natale pour s'installer en France il y a tout juste un an : « quand on arrive dans un pays, je pense que tout commence par la culture, c'est le meilleur moyen pour le découvrir ». Grâce à l'association Passerelles Buissonnières qui vise à soutenir les femmes en situation d'isolement, au sortir de la maladie ou de l'exil, Kenifé réalise donc cette année ses premières missions de bénévole : accueil du public à la villa Lumière, à la boutique DVD et au Centre des Congrès lors de la remise de prix. Et pour parfaire ses connaissances en cinéma, la lyonnaise d'adoption n'a pas manqué de faire une visite guidée du Musée Lumière. Fan de Louis de Funès et des sagas d'aventure et de science-fiction comme *Indiana Jones* et *Avatar*, Kenifé se promet d'assister à quelques projections à l'Institut Lumière pendant ou après le festival afin de mieux connaître le cinéma français. Même si elle avoue avoir déjà un choucou... un certain Jean Dujardin. Quelques mois après son arrivée en France, cette jeune femme dynamique a déjà prouvé son engagement et son amour pour la culture française. Amoureuse de la ville natale du cinéma, Kenifé recherche actuellement un emploi de chargée de clientèle afin de s'installer définitivement sur l'agglomération lyonnaise. Une femme combative et généreuse qui fait la fierté de ses fils Vazoumana, 12 ans et Aboubacar-Siddiq, 6 ans. — Laura Lépine



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 4 850 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival